

Permettez-moi, maintenant après vous avoir parlé d'Esope, de mentionner en passant le nom du fabuliste latin Phèdre, et puis de faire un saut prodigieux de plusieurs siècles pour tomber face à face de notre maître à tous, présents, passés et probablement futurs, Jean de Lafontaine.

Quel nom glorieux pour la France ! Ce nom, messieurs, est demeuré le premier parmi tous ceux de l'antiquité et des temps modernes. Sans avoir créé un seul de ses sujets, Lafontaine a su se les approprier tout en imitant, et se rendre inimitable. Rempli de malice et critiquant sans cesse les travers de cette pauvre espèce humaine, le fabuliste faisait pardonner la hardiesse et la vérité de ses attaques par la grâce et la bonhomie de son style. Certaines de ses fables resteront éternellement comme monument impérissable de son génie, et feront toujours le désespoir de ceux qui essaieront de suivre sa trace glorieuse. Dans ses 12 livres de fables, quelle élégance et quelle étonnante flexibilité de style ! Quelle vaste connaissance de la littérature ancienne ! Quelle admirable simplicité surtout ! La naïveté même qui chez bien d'autres ne serait que de la niaiserie, réunit chez Lafontaine toute la force de la satire la plus mordante à la bonhomie la plus naturelle.

Tenez, messieurs, permettez-moi de vous citer au hasard deux fables de ce roi des fabulistes, et dites si ces éloges sentent l'hyperbole.

Je dis au hasard parce que dans Lafontaine on ne choisit pas. Il n'y a pas à choisir parmi tant de chefs-d'œuvre.

Eh bien ! messieurs, voici la *Laitière et le pot au lait*. Singulier titre en vérité. Voyons un peu quels rapports peuvent exister entre une laitière et un pot au lait :

LA LAITIÈRE ET LE POT AU LAIT.

Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait,
Bien posé sur un coussinet,
Prétendait arriver sans encombre à la ville.
Légère et court vêtue, elle allait à grands pas,
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agilo,
Cotillons simples et souliers plats.
Notre laitière ainsi troussée
Comptait déjà dans sa pensée
Tout le prix de son lait ; en employait l'argent ;
Achetais un cent d'œufs ; faisait triple couvée,
La chose allait à bien par son soin diligent.
Il m'est, disait-elle, facile
D'élever des poulets autour de ma maison ;
Le renard sera bien habile,
S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.
Le porc à s'engraisser coûtera peu de son ;
Il était, quand je l'eus, de grosseur raisonnable :
J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon.
Et qui m'empêchera, de mettre en notre étable,
Vu le prix dont il est, une vache et son veau,
Que je verrai sauter au milieu du troupeau ?
Perrette là-dessus saute aussi, transportée ;
Le lait tombe ; adieu veau, vache, cochon, couvée.
La dame de ces biens, quittant d'un œil marri
Sa fortune ainsi répandue,
Va s'excuser à son mari,

En grand danger d'être battue.
Le récit en farce fut fait ;
On l'appela le *Pot au Lait*.
Quel esprit ne bat pas la campagne ?
Qui ne fait châteaux en Espagne ?
Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi ;
Je m'écarte, je vais détrôner le Sophi ;
Un m'élit roi, mon peuple m'aime ;
Les diadèmes vont sur ma tête pleuvant
Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même ?
Je suis gros Jean comme devant.

Le fabuliste qui vient immédiatement après Lafontaine, est, sans contredit, Florian. Sans être aussi dramatique que son maître, sans avoir ce vernis d'antiquité, brillant à un si haut degré chez Lafontaine, il n'en excelle pas moins dans l'art si difficile d'encadrer ses sujets. Ses fables sont surtout remarquables par leur ensemble. Elles ont un début, un milieu et une fin qui s'enchaînent sans brusquerie. Ajoutez à cela une touche gracieuse et délicate, un langage qui sent toujours la bonne compagnie et la plus exquise sensibilité, et vous aurez, messieurs, en quelques mots, le caractère des œuvres de Florian.

Comme exemple de ce que je viens de dire, je me permettrai de vous citer une de ses fables :

LE SINGE QUI MONTRÉ LA LANTERNE MAGIQUE.

Messieurs les beaux esprits, dont la prose et les vers
Sont d'un style pompeux et toujours admirable,
Mais que l'on n'entend point, écoutez cette fable,
Et tâchez de devenir clairs.
Un homme qui montrait la lanterne magique
Avait un singe dont les tours
Attaient chez lui grand concours ;
Jacqueau, c'était son nom, sur la corde élastique
Dansait et voltigeait au mieux,
Puis faisait le saut périlleux,
Et puis sur un cordon, sans que rien ne soutienne,
Le corps droit, fixe, d'aplomb,
Notre Jacqueau fait tout du long
L'exercice à la prussienne.
Un jour qu'an cabaret son maître était resté,
(C'était, je pense, un jour de fête,)
Notre singe en liberté
Veut faire un coup de sa tête.
Il s'en va rassembler les divers animaux
Qu'il peut rencontrer dans la ville ;
Chiens, chats, poulets, dindons, pourceaux,
Arrivant bientôt à la file,
Entrez, entrez, messieurs, criait notre Jacqueau ;
C'est ici, c'est ici qu'un spectacle nouveau
Vous charmera gratis. Oui, messieurs, à la porte
On ne prend point d'argent, je fais tout pour l'honneur.
A ces mots, chaque spectateur
Va se placer et l'on apporte
La lanterne magique ; on ferme les volets,
Et, par un discours fait exprès,
Jacqueau prépare l'auditoire.
Ce morceau vraiment oratoire
Fait bailler ; mais on applaudit.
Content de son succès, notre singe saisit
Un verre peint qu'il met dans la lanterne,
Il sait comment on le gouverne,
Et crie en le poussant : Est-il rien de pareil ?
Messieurs, voyez le soleil,
Ses rayons et toute sa gloire.
Voici présentement la lune ; et puis l'histoire